ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

CHOSES NUES

chroniques

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

NOTE LIMINAIRE

J'avais, de 1927 à 1939, accumulé des notes (conversations, scènes, portraits), pour un roman politique : Le député de Pont-de-l'Eure. *La seconde Guerre Mondiale éclata au moment où je me croyais prêt à écrire ce livre. Elle le rendit impossible, en transformant profondément la société que j'avais étudiée. Les hommes, les mœurs, mes propres passions, tout était nouveau. Je pensai que le tableau d'une Troisième République défunte retiendrait difficilement l'attention du lecteur d'après-guerre. Ce n'était pas encore de l'histoire, et le romanesque s'en était retiré.*

Toutefois, relisant ces notes au cours d'une longue maladie, j'ai été frappé par l'intérêt que j'y prenais moi-même. Oui, ces hommes, dont beaucoup jouaient dans l'histoire des rôles importants, avaient dit ces choses devant moi. C'était la vie même, à laquelle le choix mêlait peut-être un peu d'art. Le secret ne pèse plus sur ces événements déjà lointains. Il m'a semblé utile de montrer cette image, non déformée, d'une réalité peu connue.

Aux conversations politiques, j'ai joint des propos d'écrivains, de savants, d'acteurs. Quelques-uns de mes amis les plus chers manquent à cette galerie. Par exemple, on n'y trouve pas de conversations avec Alain, avec Lyautey; je me réservais d'écrire des livres sur eux, ce que j'ai fait. Ceci n'est pas du tout un journal. Il m'arrivait de rester un an (et même, pendant et après la guerre, douze ans) sans prendre une note. Avant toute chose, je me suis imposé de ne pas gauchir le passé pour l'intégrer dans le présent. Mes cahiers contenaient des faits bruts; je me suis gardé de les habiller de commentaires. D'où le titre de Choses Nues. *Voici, non toute la vérité, mais rien que la vérité. Sa nudité sera sa seule parure.*

A. M.

Extrait de la publication

Choses Nues

(1927-1932)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

FUNÉRAILLES DU MARÉCHAL FOCH

(26 mars 1929)

J'ai attendu le cortège funèbre du maréchal Foch, debout au pied des tribunes drapées de noir que l'on avait élevées en face des Invalides. Je me trouvais au milieu d'un groupe de mutilés. Beaucoup, pour être au premier rang, étaient venus dès 7 heures du matin. L'un d'eux bouscula sans indulgence un nouvel arrivant qui, muni de cartes prestigieuses, prétendait se placer devant lui : « Non mais, tout de même, dit-il, je ne vais pas me laisser marcher sur le pied; je n'en ai plus qu'un! » L'homme entier, gêné, s'effaça.

Mon voisin était un aveugle à lunettes noires et grosses moustaches, accroché au bras de sa femme. Elle s'appelait Juliette. Curieuse, jeune, elle s'agitait, se penchait. Quand elle faisait un mouvement un peu vif, l'aveugle perdait le contact et aussitôt son visage, ses mains exprimaient l'inquiétude, puis l'anxiété :

— Tu es là, Juliette? Ne me lâche pas... Qu'est-ce que tu vois, dis-moi?

— Rien. Les tribunes sont encore presque vides. Devant nous, tout près, il y a un général.

— Gouraud, dis-je.

L'aveugle se tourna vers le son de ma voix.

— Monsieur, dit-il, expliquez-moi ce qu'on voit. Elle ne me raconte pas bien les choses. C'est une femme.

— On voit les Invalides, dans une lumière grise; sur le terre-plein, parmi les vieux canons, beaucoup d'officiers de

Extrait de la publication

réserve en uniforme; entre nous et la grille, il y a un espace vide où vont défiler les troupes. Au milieu de cet espace, une petite tribune noire qui ressemble à une chaire d'église très basse et d'où parlera le président Poincaré. Tous les réverbères sont allumés et voilés de crêpe noir. En ce moment, un jeune soldat en bonnet de police passe devant nous; il porte un entonnoir plein d'eau de chaux et trace une ligne droite, toute blanche, pour l'alignement du défilé. Il écarte les officiers pour ne pas dévier de son trajet.

— Il a le filon, dit l'aveugle.

Des voix de haut-parleurs, voix des arbres de l'esplanade, voix des nuages, semblent flotter autour de la place.

— Les voici, dit l'aveugle. J'entends des clairons qui sonnent aux champs.

Des sergents de ville passent : « Attention!... Le cortège. »

— Qu'est-ce qu'on voit? dit l'aveugle... Dites-moi, monsieur... Dites-le bien...

— On voit deux automobiles et des agents cyclistes, qui tournent à droite de la tribune et la dégagent... Ah! voici des soldats.

— Français?

— Oui, français : bleu horizon et casques. Leurs tambours sont drapés de crêpe; vous les entendez?

— Oui, dit l'aveugle. C'est triste. C'est beau... Ne me lâche pas, Juliette... Et maintenant, monsieur?

— Un drapeau, cravaté de noir. Les agents de police font le salut militaire. Tout le monde s'est découvert... Des fantassins... Des fusiliers marins...

— Ils sont gentils, dit la femme.

Des clairons, des cors de chasse, une marche rapide. Le visage de l'aveugle devient joyeux.

— Pour ceux-là, me dit-il, je n'ai pas besoin de vous demander. Les chasseurs... Ah! je la connais, leur cadence... C'est drôle, n'est-ce pas, monsieur, de ne plus vivre que par l'oreille?... Moi, j'ai été chasseur, alors Sidi-Brahim... Vous comprenez, je n'ai pas de mérite à les reconnaître... Oh! ce pas... Comme c'est lent... Qui est-ce? Pas des Français, bien sûr.

Extrait de la publication

— Non... C'est la Garde anglaise.

— Comment sont-ils?

— Grand bonnet à poils noirs, tunique rouge; ils portent leur fusil sous le bras, canon baissé vers le sol. Ils marchent très lentement; toutes leurs jambes se soulèvent comme si elles faisaient partie d'un même corps.

— Regarde, Juliette, toi qui peux voir, dit l'aveugle. Ça doit être beau.

— Voici les Belges... Ils sont en kaki, comme les coloniaux de chez nous... Les Italiens, en gris-vert, avec des chapeaux à plumes... Les Américains. Un grand drapeau couvert d'étoiles... Les Serbes...

— J'entends rouler de l'artillerie, dit l'aveugle. Est-ce le maréchal?

— Oui, voici une prolonge qui porte le cercueil; elle a tourné autour de la tribune et va s'arrêter face à la grille, qui est fermée.

— Qu'est-ce qu'on voit? répète l'aveugle avec impatience.

— On voit le cercueil couvert d'un drap tricolore; il est étroit; il a la forme d'un homme... Sur le drapeau, il y a un képi à feuilles dorées, une capote, un sabre...

— Tu les vois, Juliette?

— Pas très bien.

— Penche-toi, il faut que tu les voies... Et le ciel, monsieur, comment est le ciel?

— Le ciel est admirable au-dessus des Invalides. Jusqu'à cette minute, il avait été gris, d'un gris doux et brumeux, comme un voile, mais en ce moment le soleil perce, un soleil sans rayons, et pourtant brillant.

— Cela doit être beau... J'entends des avions... Est-ce qu'on les voit?

— A peine. On les devine dans un nuage.

A ce moment, comme sa femme se plaignait d'être fatiguée, il recula pour qu'elle pût s'appuyer à la barrière et je les perdis de vue. Je ne sais pas son nom.

Extrait de la publication

BERTHELOT SUR BRIAND

(Vers 1928)

— Briand, dit Philippe Berthelot, c'est un artiste. Il va d'instinct à l'essentiel; il simplifie les problèmes; il ignore les faits. Pourtant, depuis qu'il se rend chaque année à Genève, il a compris qu'il y a d'autres nations que la France. Mais il en a formé une idée poétique. *Exemple :* Un jour, Marcel Cachin annonce qu'il va l'interpeller sur la Russie. Briand me fait appeler : « Berthelot, parlez-moi de la Russie... » J'essaie de brosser un tableau de la Russie avant la révolution : un immense pays; des moujiks ignorants et opprimés; de vastes terres incultes, forêts ou steppes, entre les villages; le peuple dispersé; le gouvernement central peu ou point contrôlé. Briand m'arrête au bout de cinq minutes : « Merci, Berthelot, j'ai compris... » L'après-midi, curieux de son discours, je vais à la Chambre et voici ce que j'entends : « La Russie, monsieur Cachin?... Savez-vous ce que c'est, la Russie?... Je vais vous le dire, moi... La Russie est un immense pays, où des paysans ignorants et opprimés vivent dans des villages isolés, que séparent de vastes forêts, *où ne retentit jamais le chant des oiseaux...* » Les oiseaux étaient une création de son génie; ils étonnèrent la Chambre.

— Que pensez-vous de son projet de fédération européenne?

— Des mots, des mots... Quand je lui dis ça, il n'est pas content... Moi, dans l'action, je n'aime pas les « projets ». Il faut *faire* les choses au moment où elles deviennent nécessaires.

Extrait de la publication

L'action est la seule pensée de l'homme d'action. Les doctrines sont toutes inapplicables. Elles peuvent servir de cadres, à condition de les connaître telles, et d'être toujours prêt à les adapter aux circonstances. Mais le grand défaut des hommes politiques, c'est que la réalité n'existe pas pour eux. *Leur* réalité, c'est la Chambre. « Puis-je, en prenant cette attitude, obtenir ou non une majorité à la Chambre? » Voilà pour eux le seul problème réel.

— Il *est* réel. Faute de majorité, ils cesseront d'être ministres, donc d'agir.

— Oui, parce qu'ils n'ont pas, comme en Angleterre, une majorité ferme, décidée à soutenir son chef, quelque sottise qu'il fasse. Les Français sont trop intelligents; ils cherchent à comprendre; ils pèsent les arguments. Les Anglais n'écoutent pas et votent.

Sur quoi il raconte une histoire de négociations avec les Anglais :

— C'était quelque part en Asie... Il y avait désaccord franco-anglais sur une frontière. Chacun des deux pays envoie une commission de délimitation. La délégation anglaise était présidée par un vieux colonel, qui ouvre la séance par ces mots : « Le secrétaire d'État m'a dit : *Si vous cédez un pouce de ce terrain, c'est comme si vous donniez Hyde Park à la France.* » La délégation française expose alors son point de vue. Nous avions envoyé des experts éminents. L'un d'eux parla de l'aspect juridique de la question, un autre de l'aspect géographique, un troisième de l'aspect économique. Les discours étaient parfaitement bien composés, les arguments bien ordonnés, les conclusions irréfutables. Quand ce fut fini, la délégation anglaise applaudit, puis le vieux colonel reprit la parole : « Nous venons, dit-il, d'entendre une série d'exposés admirables. Je tiens à en féliciter la délégation française, et aussi à la remercier, car je me suis personnellement beaucoup instruit en l'écoutant... C'était splendide... Mais, quand j'ai quitté Londres, le secrétaire d'État m'a dit : *Si vous cédiez un seul pouce de ce terrain, ce serait comme si vous donniez Hyde Park à la France...* » Pendant un mois,

Extrait de la publication

il fut impossible de tirer de lui autre chose et il fallut enfin lui accorder ce qu'il voulait.

— Alain nous enseignait, lui dis-je, que refuser en donnant des raisons, ce n'est point refuser.

RAMSAY MACDONALD A PARIS

(1929)

Ramsay Macdonald, futur premier ministre d'Angleterre, dîne chez Lord Tyrrell avec des hommes politiques français. Tyrrell m'a invité « pour mettre du liant », dit-il.

Je trouve, à l'Ambassade, Macdonald, menton et mâchoire de lutteur. Il commence à me parler de Byron homme politique, mais aussitôt arrive Maurice Sarraut, curieusement vêtu : gilet à fleurs brodées, col maladroit. Contraste avec Léon Blum, dont le smoking est irréprochable. Sarraut est arrivé en *tube*, Blum en chapeau mou à larges bords. Puis Loucheur, Painlevé.

A table, discussion bruyante sur la politique intérieure des deux pays. Macdonald va prendre le pouvoir en minorité.

— Ce serait impossible en France, dit Loucheur avec autorité.

— Pourquoi? Je le ferais volontiers, riposte Blum.

— Vous? Allons donc! Vous vous dérobez toujours.

— Pas du tout. Essayez. Offrez-moi le pouvoir. Mais pas en participation.

— Vous n'êtes pas assez nombreux, dit Painlevé, haussant les épaules.

— Lui non plus, dit Blum en montrant Macdonald... Herriot m'a dit : « Mon cher Blum, revenez deux cents et nous verrons... » D'ailleurs le problème n'est pas le même. A lui (toujours montrant Macdonald), on demande de prouver qu'il

Extrait de la publication

n'y a rien de changé; à moi, on demanderait de faire du nouveau.

— Et de ne pas faire baisser la rente, dit Tyrrell.

— Cela, je n'y puis rien. Si j'étais au pouvoir, la rente baisserait, mais le franc, lui, ne baisserait plus.

— Je serais curieux de savoir pourquoi, dit Painlevé.

— Prenons rendez-vous. Je vous expliquerai.

Comme toujours les Français parlent, en français, des choses de France sans s'occuper, si peu que ce soit, de leurs hôtes anglais. Ramsay Macdonald, la mâchoire tendue, essaie de saisir quelques mots, puis, désespérant d'y arriver, se tourne vers moi et fonce sur Disraeli : « Je ne puis comprendre comment un tel homme a jamais gouverné mon pays. »

Après le dîner, Tyrrell essaie de faire l'interprète, mais, faute de vocabulaire, la conversation reste à un niveau enfantin. On tente de suppléer, par la bienveillance des sourires, à la pauvreté des propos. Maurice Sarraut risque une phrase sur les amitiés personnelles entre hommes d'État.

— C'est très bien, dit sèchement Macdonald, dans la mesure où ils n'engagent pas leur pays plus loin qu'il ne peut ou ne veut les suivre.

Coup d'arrêt assez brutal.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

(Genève, 1929)

Premier soir : dîné avec Fernand Bouisson, président de la Chambre, socialiste; Albert Thomas, qui dirige ici le Bureau International du Travail (B. I. T.); et Julien Cain, directeur du cabinet de Bouisson. Ce dernier, jeune, et fin politique, a été choisi pour ce poste par Briand, Berthelot et Léon Blum qui pensent tous trois que Bouisson, débutant dans ce métier, a besoin d'être étayé, soutenu et guidé.

Extrait de la publication

Bouisson, géant barbu, très fier de son pouvoir neuf, voit toutes choses sous l'angle étroit de sa présidence. A Thomas, naguère député socialiste, il dit :

— Si tu reviens au Palais-Bourbon, tu verras : c'est très différent de ce que tu as connu... Le temps de parole est maintenant limité... J'ai le droit d'arrêter net tout orateur qui n'observe pas cette règle... Il y en a qui grognent, qui me répondent : « Ça m'est égal; je continuerai... » Oui, mais allez donc continuer, former des phrases, suivre une pensée, quand vous avez dans votre dos un président qui répète : « Terminez!... Terminez!... »

Il rit :

— Tu n'as pas idée de ce que je peux faire... Je peux tuer qui je veux. Oh! gentiment... En murmurant à leur oreille : « Plus haut! Ils ne vous entendent pas... Pressez! Je les sens impatients... » Ça désarçonne n'importe qui... J'ai eu comme ça François-Albert, et même Poincaré, crois-tu?... On n'interrompt plus, ou alors c'est moi qui ai arrangé les interruptions.

Il est vrai que je l'ai observé à la Chambre, dans l'exercice de son art, et que c'est un remarquable numéro de prestidigitation :

— Voici un projet de loi... Vous l'avez bien vu?... Un, deux, trois... C'est voté!... Vous voyez maintenant cette résolution?... Oui?... Rien dans les mains, rien dans les poches... Adoptée!

Un député pousse des cris :

— J'ai demandé la parole!

— Tais-toi, lui dit Bouisson, va prendre l'air.

Et le déblayage continue : « Cent millions?... Adopté! » J'ai entendu un ministre dire : « Il faut tout de même, messieurs, que je vous explique pourquoi vous venez de voter ce crédit. » Une formule de Bouisson : « La Chambre, c'est le lieu géométrique des intelligences. »

Albert Thomas, professeur d'histoire, parle bien. Imparfaits du subjonctif presque trop impeccables. Enchanté de son poste au B. I. T.

— Tu es devenu Genevois, lui dit Bouisson avec sévérité.

Extrait de la publication

En ce moment, Albert Thomas s'occupe de la taylorisation :

— Je ne suis pas du tout sûr, dit-il, que l'on puisse penser à autre chose en travaillant mécaniquement... Et puis, si la vie se passe à penser à tout, sauf à ce qui la remplit, elle sera bien triste.

Il raconte des souvenirs de guerre. Il était à Bordeaux, en 1914, au moment de la bataille de la Marne :

— Les gens du gouvernement craignaient, dit-il, que Doumer et Gallieni ne fissent un coup d'État.

— Doumer! s'écrie Bouisson... Mais il n'a jamais été capable de faire un coup d'État.

— Ne crois pas ça. Doumer, en ce temps-là, était vivant... Alors ils ont envoyé Klotz à Paris. Quand il est revenu, il a rendu compte : « J'ai vu Gallieni; je lui ai parlé franchement de vos craintes. Il m'a amené devant une carte et m'a dit : « Voyons! J'attaque ce matin... Là!... A Nanteuil-le-Haudouin... Je ne pense qu'à ça... Dites à Poincaré qu'il peut dormir tranquille. Doumer sera mon secrétaire, rien de plus. »

Julien Cain domine la conversation, curieux, précis, impartial, et analyse ensuite pour moi, avec une étonnante acuité, les dessous des propos et attitudes.

★

Le lendemain, à l'Assemblée, discours de Macdonald. Je ne l'ai pas aimé. L'éloquence me touche quand elle est l'effet d'un mouvement vrai du cœur. Ou quand un parfait acteur imite l'émotion. Mais Macdonald est un mauvais acteur. Dissonance entre l'auditoire, composé de vieux routiers de la politique, adroits et cyniques, et ce sermon d'orateur de carrefour juché sur une caisse d'oranges. Macdonald semble parler pour des non-conformistes anglais. Il n'y en a pas dans la salle. Je le crois sincère, mais capable de se persuader qu'il agit vertueusement alors qu'il obéit à des mobiles égoïstes ou nationaux. *Exemple :* son traitement de la Palestine.

Extrait de la publication

Après le discours, dans les couloirs, les Français désapprouvent. Ce n'est pas leur idée de l'Anglais :

— Austen Chamberlain avait de l'honneur... Et un certain réalisme... Mais ça! Le désarmement avant la sécurité, la libération des colonies...

Albert Thomas défend ce Premier Ministre travailliste :

— Vous regrettez vos amis conservateurs, c'est naturel, mais Macdonald a fait un très beau discours.

A Pierre Cot, qui passe :

— Et que pense le jeune radicalisme?

— Le jeune radicalisme ne pense pas; il attend les actes. Le danger de ces manifestations oratoires, c'est qu'elles donnent aux peuples l'impression que quelque chose est fait pour sauver la paix. Or qu'est-ce qui est fait? Rien.

En effet, la Société des Nations ne me paraît pas être un instrument d'action. Nous assistons, les uns avec politesse, les autres avec piété, à une cérémonie religieuse. Le ton du discours Macdonald était d'un *clergyman*. On dit ici : « *Paix* » comme on dit : « *Dieu* » à l'église ou au temple. Le sujet du sermon ne peut être qu'un verset de la Charte. Ces débats académiques ne seront suivis d'aucune sanction. Que faudrait-il? Une force militaire de la S. D. N.? Un journaliste anglais me dit :

— On ne fait pas la guerre à la guerre avec des canons et des mitrailleuses; c'est comme si vous faisiez la guerre à la maladie avec des microbes.

Mais justement...

★

On rentre en séance. Un Chinois à la tribune. Il a beaucoup de dignité et une voix éteinte; on ne l'entend pas. Je pense, essayant en vain de l'écouter, que la civilisation chinoise est antique et grande, mais que la Chine est faible. Soudain quelque technicien rend au Chinois le haut-parleur. Sa voix, devenue très forte, emplit la salle. Aussitôt tous ont le sentiment que la Chine est une puissante nation avec laquelle il faut compter. Un bouton tourné a suffi.

★

Couloirs. Je rencontre l'Amiral de la délégation française. Il me saisit par le revers de mon veston :

— Comment? L'Angleterre et l'Amérique veulent nous imposer un type de bateau parce qu'il leur est commode? C'est inadmissible! Chacun a le droit de se défendre comme il l'entend. La France répond : « Si je pense que j'ai besoin de sous-marins, je construirai des sous-marins. » Notez que je n'ai pas une foi très ferme dans l'avenir du sous-marin. Il est possible qu'il devienne inutile, mais si je veux en faire, j'en ferai! Constructeur est maître chez lui.

« On m'a envoyé ici, continue l'Amiral, à la Commission de Désarmement. Ces gens sont incroyables! Ils ont établi des statistiques pour montrer quel est le nombre de chevaux qui, pour le calcul du potentiel de guerre, serait égal à un kilomètre de voie ferrée!... Et si le potentiel de guerre d'un pays semble trop élevé, va-t-on lui démolir ses usines? Tout ça est ubuesque. On nous a ordonné d'établir des plans de campagne éventuels contre quarante-sept États! Nous avons demandé : « Qui commande en chef? » On nous a répondu : « Le président en exercice du Conseil de la Société des Nations. » Et si le président change?... Il faudrait tout de même avoir une idée de ce que sont un état-major, un commandement. Nous avons déjà eu assez de mal pendant la guerre... Alors, devant nos objections, ils ont dit : « Les militaires ne supprimeront jamais la guerre; ils en vivent. Mettons là des civils. » Résultat : ils ont doublé le comité préparatoire... Et les frais, bien sûr! »

Spectacle assez triste. Et pourtant on voudrait croire.

Extrait de la publication

ANDRÉ MAUROIS

CHOSES NUES

J'avais, de 1927 à 1939, accumulé des notes (conversations, scènes, portraits), pour un roman politique : *Le Député de Pont-de-l'Eure*. La Seconde Guerre mondiale éclata au moment où je me croyais prêt à écrire ce livre. Elle le rendit impossible, en transformant profondément la société que j'avais étudiée.

Toutefois, relisant ces notes au cours d'une longue maladie, j'ai été frappé par l'intérêt que j'y prenais moi-même. Le secret ne pèse plus sur ces événements déjà lointains. Il m'a semblé utile de montrer cette image, non déformée, d'une réalité peu connue.

Aux conversations politiques, j'ai joint des propos d'écrivains, de savants, d'acteurs. Quelques-uns de mes amis les plus chers manquent à cette galerie. Par exemple on n'y trouve pas de conversations avec Alain, avec Lyautey; je me réservais d'écrire des livres sur eux, ce que j'ai fait. Ceci n'est pas du tout un journal. Il m'arrivait de rester un an (et même, pendant et après la guerre, douze ans) sans prendre une note. Avant toute chose, je me suis imposé de ne pas gauchir le passé pour l'intégrer dans le présent. Mes cahiers contenaient des faits bruts; je me suis gardé de les habiller de commentaires. D'où le titre de *Choses nues*. Voici, non toute la vérité, mais rien que la vérité. Sa nudité sera sa seule parure.

A.M.

nrf

Extrait de la publication